

« *Medievalism et cultural studies* : enjeux et impensés d'une proximité revendiquée » [2008]

Vincent Ferré – Univ Paris-Est Creteil, LIS, F-94010 Creteil, France

[UR 4395 - LIS \(« Lettres, Idées, Savoirs »\)](#)

(en 2008 : Université Paris 13 – Nord)

in D. Souiller *et alii* (éd.), *Etudes culturelles, anthropologie culturelle et comparatisme [Actes du XXXV^e congrès de la SFLGC, 3-5 septembre 2008, université de Bourgogne]*, Dijon, Centre « Textes et cultures » / Editions du Murmure, 2010, vol. 2, p. 187-197

A en croire certains chercheurs anglophones, l'évolution historique de ce qu'ils nomment *medievalism* – l'étude de la présence du Moyen Âge aux époques ultérieures, en particulier aux XIX^e-XX^e siècles – l'a progressivement amené dans l'orbite des *cultural studies* : selon David Metzger, en effet, « une nouvelle forme d'études médiévales » (et par *medieval studies*, il entend aussi les études relevant du *medievalism*) a vu le jour, « réceptive non seulement aux faits historiques mais aussi aux faits ou exigences de la théorie culturelle »¹. Toutefois, la relation entre les deux domaines, présentée comme évidente – au nom de la proximité supposée de leur démarche et de certains de leurs objets –, se révèle bien plus complexe. Les avis contrastent, en effet, quand il s'agit de savoir si le *medievalism* est proche des *cultural studies* au point de pouvoir être considéré comme une partie intégrante de ce domaine ; s'il s'agit plutôt d'une simple imitation, les deux s'affirmant d'une manière parallèle au cours de la même période historique ; ou encore si la proximité observée ces dernières années laisse place à une divergence de plus en plus prononcée.

Or ce flottement est le corollaire d'un flou notionnel marqué, dans le cas du *medievalism*, mais aussi de raccourcis méthodologiques opérés par des critiques adeptes des *cultural studies* lorsqu'ils choisissent le Moyen Âge comme objet d'étude : ils adoptent ainsi une démarche typique du *medievalism* mais appliquent des outils et des notions propres aux XX^e et XXI^e siècles, ce qui ne manque pas d'entraîner des contresens, mettant au jour, en retour, leurs supposés et leurs méthodes. C'est cette relation entre des domaines (*medievalism* et *cultural studies*) et des démarches qui se pensent comme proches que je me propose

¹ « [...] a new form of medieval studies [has appeared,] sensitive not only to the facts of history but sensitive to the facts or demands of cultural theory as well » (David Metzger, éd., *Studies in Medievalism*, X, 1998. *Medievalism and the Academy II. Cultural Studies*, Cambridge, D.S. Brewer, 2000, p. 5). Toutes les citations renvoient à ce volume ; les traductions sont de mon fait.

d'interroger, du point de vue d'un lecteur français dont la culture d'origine n'a encore adopté ni l'un ni l'autre¹. Il s'agit de mieux approcher les *cultural studies* par le truchement du *medievalism*, pour participer à l'entreprise de cartographie proposée par ce congrès. On constatera que la relation entre les deux laisse entrevoir, derrière la proximité exhibée mais très vaguement décrite, une hésitation entre un rapport d'inclusion et d'imitation ; on pourra, dès lors, s'interroger sur la fonction et les enjeux de cette référence aux *cultural studies* chez les tenants du *medievalism*. Mon hypothèse est que la véritable ressemblance entre les deux tient à des difficultés méthodologiques communes, qui entraînent une transformation de l'objet même dont ces discours critiques prétendent traiter.

Derrière la proximité affichée, une relation complexe

Medievalism = cultural studies ?

Le *medievalism* comprend deux aspects, un versant érudit et un versant créatif. Si le premier consiste en l'étude de la réception du Moyen Âge aux époques ultérieures, le second renvoie aux œuvres *enracinées* dans le Moyen Âge, celles qui le reprennent comme décor ou y puisent personnages, structures et motifs. On songe, entre autres exemples, à Michel Rio du côté français (*Merlin*, 1989 ; *Morgane*, 1999 ; *Arthur*, 2000) ; à Montalban (*Erec y Enide*, 2002) dans le domaine espagnol ; à Tolkien chez les Anglais². C'est le premier aspect du *medievalism* qui m'intéresse ici, en ce qu'il revendique une forte proximité avec les *cultural studies*, dans certains de ses objets comme dans ses méthodes.

La formule de Metzger provient d'un volume publié il y a dix ans par des *medievalists* anglophones, dans la série *Studies in Medievalism*³. Il mérite notre attention, à la fois parce qu'il constitue la seule tentative de synthèse sur la relation entre les deux domaines ; parce qu'il est possible de dégager des tensions sous-jacentes au sein d'un ouvrage censé proposer une conception unifiée ; enfin, parce que les articles qu'il contient se veulent suffisamment divers pour refléter de manière représentative une pluralité d'approches. Un tel

¹ Plus exactement, s'il est bien pratiqué en France, le *médiévalisme* est encore mal identifié et n'est pas encore théorisé. Cette intervention portant sur le versant anglophone, je conserve la forme anglaise du terme, pour ne pas induire de confusion entre *medievalism* et *médiévalisme*.

² C'est à cet auteur, objet privilégié du *medievalism* anglophone, qu'est empruntée la formule d'« œuvres enracinées » (« *Sire Gauvain et le Chevalier vert* », dans J.R.R. Tolkien, *Les Monstres et les critiques* [1983], Paris, Christian Bourgois, 2006, p. 97).

³ Inaugurée en 1979 par Leslie J. Workman, cette série (une quinzaine de volumes parus à ce jour) a marqué sinon la naissance du *medievalism* anglophone, du moins le moment où il s'est affirmé comme domaine de recherche à part entière.

ouvrage propose ainsi une image de ce moment particulier où un domaine de recherche, toujours en phase d'affirmation – le *medievalism* comme champ scientifique identifié a vingt ans, à cette époque –, problématise ses relations avec un autre domaine, mieux reconnu, pour tenter de s'arrimer à lui ou de l'annexer. Cette démarche se fait sous la houlette d'un chercheur choisi explicitement par la communauté des *medievalists*¹ en raison de sa double qualification : Metzger est à l'époque *medievalist* et titulaire d'un poste en *cultural studies* dans une université de Virginie.

A première lecture, on ne peut qu'être sensible à la conviction avec laquelle Metzger martèle l'idée que les objets et méthodes sont proches et conciliables ; on constate également que tous les articles prennent comme objets d'étude le Moyen Âge, les études médiévales ou le *medievalism* selon des approches relevant des *cultural studies* – ce qui semble confirmer les propos de Metzger. Ainsi de l'article de Michael Bernard-Donels qui évoque Augustin² ou du texte de Louise D'Arcens (« Europe in the Antipodes: Australian Medieval Studies »³), qui prend la forme d'un plaidoyer *pro domo* assez amusant. L'auteur affirme en effet qu'une étude du *medievalism* australien est intéressante, en ce qu'elle révèle des particularités liées à la culture et à la situation géographique... thèse qui ne constitue pas à proprement parler une surprise.

Mais, peut se demander le lecteur, en quoi consiste réellement cette proximité ? Metzger ne donne que peu d'exemples, et le plus explicite (d'autres seront évoqués plus loin), exposé dès la deuxième phrase de l'introduction, s'apparente même à un syllogisme : à en croire l'auteur, parce que le *medievalism* peut s'intéresser à des questions comme la différence, la théorie, la femme et Dieu⁴, il est proche des *cultural studies*. Un argument aussi court est révélateur des raccourcis intellectuels et des habitudes propres à une communauté de chercheurs, qui partagent des « évidences » bien étonnantes pour l'observateur extérieur.

Bien que leur proximité soit posée comme naturelle, les objets présentés comme le point d'intersection du *medievalism* et des *cultural studies* ne leur appartiennent évidemment pas, et sont si communs qu'ils ne peuvent fonder de ressemblance. D'autant que la fin du paragraphe se perd en assertions vagues : ainsi, pour Metzger, « il est manifeste que, comme les *cultural studies*, le *medievalism* prend la forme d'une investigation interdisciplinaire, qui

¹ Cette communauté est représentée par Kathleen Verduin, qui introduit l'ouvrage : co-responsable (*Associate Editor*) de l'édition de ce volume de *Studies in Medievalism*, elle est une figure historique du *medievalism*.

² Michael Bernard-Donels, « The Manichean Problem in Post-Colonial Criticism: or, Why the Subaltern Cannot Speak », *op. cit.*, p. 41-63.

³ Par sa place en début d'ouvrage, l'article est mis en valeur et pose un contrat avec le lecteur (*op. cit.*, p. 13-40).

⁴ « What is difference? What is theory? Woman? God? » (p. 3).

s'attache à un certain nombre de sujets »¹. Nous sommes plutôt face à une tentative d'annexion un peu naïve, servant un projet d'affirmation et de définition du *medievalism* ; il conviendra de revenir sur les enjeux d'une telle démarche, mais il faut au préalable tenter de cerner la relation réelle avec les *cultural studies*.

Inclusion ou imitation ?

Est-ce toutefois possible ? Les termes mêmes de la problématique du volume sont peut-être mal posés, et l'on introduira une première nuance en notant que la relation concerne *certain*s travaux appartenant au *medievalism* et aux *cultural studies*, qui ne forment évidemment pas un bloc homogène², contrairement à ce que le discours de Metzger peut laisser croire. Par ailleurs – et la difficulté est ici intrinsèque à l'ouvrage –, la préface de celui-ci, censée lui donner une unité, évoque de manière diverse et contradictoire (à quelques pages d'intervalle) le rapport entre *medievalism* et *cultural studies* : le premier imite-t-il les secondes ? est-il intégré en leur sein ? le rapport d'inclusion est-il inversé ? On envisagera successivement ces diverses modalités en prêtant une attention particulière au discours de Metzger, qui dans cette préface se présente comme le porte-parole, à un moment donné, d'une communauté de chercheurs – posture qu'il revendique par un discours surplombant et englobant non dénué de condescendance à l'égard de certains de ses collègues³.

Le *medievalism* est tout d'abord présenté comme une imitation, une transposition des *cultural studies*. Comme le souligne Metzger, les schémas empruntés à ces dernières peuvent être réinvestis par les *medievalists*. S'il ne donne pas d'exemple, l'on peut songer à l'article de Michael Bernard-Donels, déjà cité, qui évoque la querelle entre Augustin et les manichéens en recourant à des travaux relatifs aux anciennes colonies. Le problème est que Metzger précise aussitôt⁴ que les universitaires adoptant cette démarche défendent une conception de la « recherche engagée » et sont fidèles à un « projet culturel moderniste » : à l'en croire, c'est cette dimension qui fonderait la proximité avec les *cultural studies*. Il a pourtant donné précédemment d'autres raisons de les rapprocher ; et ces nouvelles formules, très vagues, ne permettent pas de comprendre pourquoi adopter une démarche obligerait à faire sienne une

¹ « it is clear that, like cultural studies, medievalism is an issues-oriented, interdisciplinary form of inquiry » (p. 3).

² Que l'on songe à l'importante évolution qu'ont connue les *cultural studies*, depuis les années 60 (en Angleterre), leur évolution dans les années 80 et leurs avatars américains des années 90.

³ Voir ses remarques sur les travaux de Richard Utz, à qui il reproche... un manque d'assise théorique (p. 4).

⁴ « Namely, those scholars who wish to produce what we might call a "scholarship *engagée*" are pursuing a modernist cultural project that derives its models of conduct and its understanding of evidence more from the (literary) artist's work than from the scholar's » (p. 4).

pensée particulière ; enfin, souligner (comme le fait la préface de manière insistante) la portée politique de toute recherche *medievalist*, apparaît au final comme une manière sophistiquée d'affirmer la compatibilité entre *medievalism* et *cultural studies* – qui possèdent, on le sait, une dimension politique depuis leur origine.

Cette imitation va-t-elle jusqu'à l'inclusion du *medievalism* au sein des *cultural studies* ? Le propos est en réalité très ambigu, puisque Metzger laisse à la fois penser que le *medievalism* est effectivement pour lui « une branche des *cultural studies* »¹ ; mais il avance cette idée dans une formule prudente (« certains ne semblent pas prêts à identifier le *medievalism* comme une branche des *cultural studies* ») qui ne l'engage pas, après avoir lui-même distingué les deux domaines, quelques lignes plus haut : selon lui, ce volume se présente en effet comme « une description du *medievalism* et des études médiévales à la lumière des *cultural studies* contemporaines »².

En outre, le sens même dans lequel s'opère cette imitation est difficile à établir. La formule de Metzger (« des *medievalists* utilisant des modèles théoriques dérivés des *cultural studies* »³) indique une hiérarchie, confirmée plus loin par une métaphore : « on constate que le *medievalism* a toujours suivi la trace des *cultural studies* »⁴. Mais dans la même page, un autre jugement de Metzger laisse supposer, de façon modalisée et implicite, que ce sont les *cultural studies* qui procèdent par imitation : « les *cultural studies*, de ce point de vue, peuvent prendre l'apparence du *medievalism*⁵ ». Et quelle est la raison avancée ? L'interrogation commune sur la politique, celle-là même qui était présentée comme le critère rapprochant le *medievalism* des *cultural studies* ! Metzger renverse ici le rapport, sans se justifier. Bien pire : le sens de la relation est d'autant plus impossible à établir du fait de l'ambiguïté de l'expression *be a semblance* (« prendre l'apparence »), qui laisse supposer que tout cela pourrait n'être qu'une illusion, qu'un *semblant*. Finalement, l'essentiel semble être pour l'auteur de marteler son propos, d'évoquer comme un mantra la proximité entre les deux domaines, sans en faire la démonstration, alors que la relation entre *cultural studies* et *medievalism* constitue explicitement l'objet du volume.

Il faut alors, pour clarifier ces relations, interroger les enjeux institutionnels et disciplinaires (méthodologiques) implicites.

¹ « Some may not be ready to identify medievalism as a branch of cultural studies » (p. 3).

² « What follows is a description of medievalism and medieval studies *in light of* contemporary cultural studies » (p. 3, je souligne).

³ « [...] medievalists working with theoretical models derived from cultural studies » (p. 4).

⁴ « we see that medievalism has always been riding on the track of cultural studies » (p. 9).

⁵ « Cultural studies, in these terms, may be *a semblance of* medievalism » (p. 9).

Au croisement des *cultural studies* et du *medievalism* : définitions et distorsions

Ce qui semble en jeu est à la fois la définition du *medievalism* et de ses méthodes, dans la mesure où l'utilisation réciproque des outils du *medievalism* et des *cultural studies* des outils de l'autre domaine ne se fait pas sans altération, ni sans risque de perdre de vue l'objet de l'analyse.

Quel *medievalism* ?

Le flou définitionnel entourant le *medievalism* se double en effet d'un problème de délimitation par rapport aux études médiévales. En premier lieu, la définition qui ouvre le volume est très vaste : « le *medievalism* prend la forme d'une investigation interdisciplinaire, qui s'attache à un certain nombre de sujets »¹. Elle vaut non seulement pour le *medievalism* et les *cultural studies*, comme le prétend Metzger, mais aussi pour de nombreux domaines – la littérature comparée, par exemple ! De la même manière, la *démarche* consistant à remettre en question des objets donnés d'emblée (on a déjà noté que ceux-ci, comme « la nation, la femme, dieu, le médiéval », « essentialisés »², ne sont en rien la propriété du *medievalism*) et le fait de problématiser son objet d'étude, de se méfier de ce qui paraît évident, ne sont pas l'apanage du *medievalism*.

En second lieu, la confusion récurrente entre ce dernier et les études médiévales (*medieval studies*) ne fait qu'aggraver le flottement définitionnel. Ainsi, Metzger présente l'article de Richard R. Glejzer³ consacré aux ouvrages de Stephen Nichols (*The New Medievalism* et *Medievalism and the Modernist Temper*, qu'il a co-dirigés⁴), sans souligner l'essentiel : ce que Nichols nomme *medievalism* n'est en pas, puisqu'il entend par là les seules études médiévales ! La distinction est-elle si peu claire pour Metzger (et ce, alors même que Glejzer attire notre attention sur ce point dans son article⁵) ? Apparemment, puisque la phrase d'ouverture du volume met les deux sur le même plan, « *medievalism* and medieval studies »⁶. Une telle confusion n'est pas si surprenante, au sein des études américaines, comme l'atteste

¹ « it is clear that, like cultural studies, medievalism is an issues-oriented, interdisciplinary form of inquiry » (p. 3).

² « the avoidance of the one, essentialized objects (nation, woman, God, the medieval) » (p. 3).

³ « The New Medievalism and the (Im)Possibility of the Middle Ages » (p. 104-119).

⁴ Marina S. Brownlee, Kevin Brownlee, Stephen G. Nichols (éd.), *The New Medievalism*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1991 ; R.H. Block, S. G. Nichols (éd.), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1995.

⁵ Voir la note 5, p. 117-118.

⁶ « What follows is a description of medievalism and medieval studies [...] » (p. 3).

le livre célèbre de Brownlee, Brownlee et Nichols, qui emploie le terme sans faire référence à l'usage en vigueur depuis la fin des années 1970 ni justifier ce choix ; mais elle ne devrait pas être possible sous la plume de Metzger, dont l'introduction se lit en regard de la préface de Kathleen Verduin. Le contredisant frontalement sur ce point, elle rappelle en effet la naissance du *medievalism* à partir des études médiévales, fait un rapide état de la recherche depuis 1979 et réitère la position de la revue, qui voit « les études médiévales comme une simple partie d'une plus grande construction, celle du *medievalism* »¹. La hiérarchie et l'inclusion impliquent bien une distinction.

Analyser, comme Metzger prétend le faire, les relations entre *medievalism* et *cultural studies* ne peut bien sûr se faire sans une vision claire de ce que recouvrent les termes. Le projet de ce volume impliquerait l'existence d'une définition explicite du *medievalism*, qui n'existe pas ; malgré 20 années de recherche et de multiples travaux, aucun consensus ne semble se dégager, au sein même de l'ouvrage, sur ce que recouvre le *medievalism*, au-delà de la définition, sans cesse rappelée, mais qui demeure minimale, sinueuse, et qui ne porte que sur la revue (non sur l'objet directement) : *Studies in Medievalism* « traite de tous les aspects de l'étude et de la conception que l'on se fait du Moyen Âge aux époques ultérieures, et de l'influence de cette étude dans les milieux et savants occidentaux après 1500. »²

Mais de quoi parle-t-on, au juste ?

Dans un cadre théorique aussi mal assuré, on comprend pourquoi emprunter des outils aux *cultural studies* tout en s'inscrivant ouvertement dans une démarche *medievalist* introduit une distorsion, voire une disparition, de l'objet étudié.

Parmi les exemples possibles, on envisagera l'article de Michael Bernard-Donels (« The Manichean Problem in Post-Colonial Criticism... »), qui porte sur la querelle entre Augustin et les manichéens, en faisant un détour par le modèle colonial, lui-même informé par un modèle religieux, le manichéisme. Le truchement est donc double : Bernard-Donels cite l'analyse de *Kim* de Kipling par Abdul JanMohamed – qui mobilise la référence

¹ « *Studies in Medievalism* persists in identifying medieval studies as simply part of the larger construct of medievalism » (p. 1). On ne commentera pas ici ce nouvel exemple d'annexion et d'appropriation d'un domaine par un autre.

² « [*Studies in Medievalism* is] concerned with any aspect of the post-medieval idea and study of the Middle Ages and the influence, both scholarly and popular, of this study on Western society after 1500 ». Cette formule figure à la première ligne de l'ours de chaque volume.

au manichéisme¹ – pour ensuite s'intéresser à la manière dont le lecteur s'identifie à un protagoniste caractérisé par son origine. Mais Bernard-Donels ne s'arrête pas là, puisqu'il procède à une nouvelle transposition en appliquant l'analyse de JanMohamed à la querelle entre Augustin et les manichéens. Il revient à l'origine, si l'on veut, mais sans présenter sa démarche de cette manière, sans noter la translation temporelle ni même la hiérarchie entre la source et le modèle dérivé.

N'est-on pas dès lors en droit de se demander ce qu'apporte le détour par le « manichéisme » tel qu'il est conceptualisé par JanMohamed et appliqué à la littérature coloniale puis utilisé pour interroger le manichéisme originel, si ce transfert n'est pas explicité ni problématisé ? Le résultat de ces manipulations conceptuelles est d'une part un brouillage temporel, notionnel ; d'autre part une disparition pure et simple de l'objet que Bernard-Donels prétend étudier : quel St Augustin lit-on lorsque l'on convoque non le texte lui-même mais un aperçu d'ensemble, « éclairé » par un modèle anachronique ? Et quel « Moyen Âge » est ici convoqué, dans un article où la seule trace médiévale est Augustin, censé le représenter à lui seul² (sans que ce postulat soit explicité) ?

Plus grave peut-être, l'auteur de l'article (qui enseigne la rhétorique et la théorie) n'explique pas non plus la conception implicite de la littérature qui sous-tend son article : elle apparaît pourtant comme une simple reproduction du réel ; les outils utilisés pour approcher les sociétés des pays colonisés sont plaqués sur un texte d'Augustin. Or comment cet article est-il introduit par le directeur de l'ouvrage ? De manière très plate, sans mettre en relief ses enjeux réels. A en croire Metzger, Bernard-Donels montrerait simplement la coupure entre le monde universitaire et le monde politique, ainsi que l'importance du Moyen Âge pour les *cultural studies* (p. 4). On notera plutôt une savoureuse ironie involontaire : l'article revient en effet à un simple exposé du livre d'un autre chercheur, utilisé comme argument d'autorité ; alors même que les *cultural studies* comportent une réflexion sur le pouvoir, visent à mettre en évidence ses mécanismes, une telle démarche, estampillée « *cultural studies / medievalism* », est une simple soumission à une autorité dont la pertinence est très discutable.

Des *cultural studies* médiévalisantes ?

¹ Bernard-Donels (p. 49-50) se réfère à A. JanMohamed, *Manichean Aesthetics : The Politics of Literature in Colonial Africa*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1983 ainsi qu'à l'article « The Economy of Manichean Allegory: The Function of Racial Difference in Colonialist Literature », *Critical Inquiry*, 12, automne 1985, p. 59-87.

² Ce parti-pris ne surprend en rien Metzger, comme en témoigne sa présentation de l'article : « the medieval, understood as wholly subsumed under Augustine [...] » (p. 4).

Inversement, et pour en revenir aux *cultural studies*, des apories et des contresens se font jour dans certains travaux qui choisissent comme objet d'étude le Moyen Âge – cette démarche relève du *medievalism* – en appliquant des outils et des notions propres au XX^e et XXI^e siècles, dans une perspective de *cultural studies*. On prendra ici deux exemples, révélateurs de raccourcis méthodologiques majeurs.

Le premier concerne l'analyse, par une tenante des *cultural studies*, de l'intérêt que représente le Moyen Âge pour la culture contemporaine. Il illustre le risque d'anachronisme, les confusions engendrées par des translations dont les conséquences sont négligées, alors même qu'un tel article se situe dans un volume de référence, cité à son tour par des chercheurs se reposant sur lui – ainsi naissent les lieux communs critiques. Dans son article portant sur « The Metaphoric Language Functions of Mary Daly's Eight Deadly Sins... », Krista Ratcliffe s'attache à montrer comment Mary Daly, théoricienne du féminisme, emploie les notions médiévales de *voyages dans l'autre monde* (*Otherworld Journeys*) et de *péchés mortels* (*Deadly Sins*) pour exposer ses théories¹. Ratcliffe se livre en réalité à un exposé hagiographique des thèses de Daly, sans envisager les conséquences des va-et-vient entre deux moments historiques, de la transposition de conceptions médiévales à notre époque, alors que ses formulations soulignent le décalage entre les notions médiévales et l'utilisation métaphorique qu'en fait Daly. A l'en croire, celle-ci adopte « une véritable démarche médiévaliste lorsqu'elle réinvente les concepts de *voyages dans l'autre monde* et de *péchés mortels* à travers sa conception du féminisme radical »² ; le verbe *reimagines* est pourtant très fort, et constitue l'indice de la création d'une fiction. L'écart est également manifeste lorsque Ratcliffe expose la transformation que subissent ces notions, que Daly « inverse » pour leur enlever leur dimension (censément) masculine³. On peut là encore se demander si le passage par un modèle médiéval est nécessaire, voire utile, puisqu'il se réduit à une métaphore, comme un outil que l'on utilise en le tordant.

La confusion va encore plus loin, sous la plume de Ratcliffe, selon qui un mouvement en sens inverse serait possible. Elle invite en effet les *medievalists* à s'emparer à leur tour des conceptions linguistiques de Daly pour les imiter et « reconceptualiser les concepts médiévaux »⁴. S'ils suivaient une telle invitation, les *medievalists*, au lieu de travailler directement sur le Moyen Âge, prendraient pour objet un dérivé (sur le mode métaphorique)

¹ Krista Ratcliffe, « The Metaphoric Language Functions of Mary Daly's Eight Deadly Sins: The Possibility of (K)no(w)ing without Loss », p. 64-73.

² « Daly does make medievalist moves when she *reimagines* the concepts of Otherworld Journey and Deadly Sins in her definition of radical feminism » (p. 64).

³ « she [...] reverses the medieval concept of Otherworld Journey » (p. 64).

⁴ « [...] a methodology that may be borrowed by medievalists to reconceptualize medieval concepts » (p. 67).

de notions médiévales dont on peut même se demander si elles sont bien comprises par Daly. L'intérêt de ce truchement n'est pas précisé par Ratcliffe, chez qui la conviction tient lieu d'argumentation ; pas plus que ne sont commentées les distorsions engendrées par la double translation.

Un deuxième exemple inversera la perspective précédente. Dans son article (« The Supposed Nominalism of William of Ockham and the Lacanian Real »), Ellie Ragland émet des réserves sur la lecture que les *cultural studies* font de Guillaume d'Ockham (vers 1290-1349) en s'appuyant sur ses travaux pour fonder une distinction entre nominalisme et essentialisme. La critique de Ragland est forte : elle veut montrer que les *cultural studies* font une erreur d'interprétation, ce qui mettrait à bas leurs conceptions, réduites à n'être qu'une pseudo-philosophie médiévale. A l'en croire, on se trouverait face à une conception contemporaine forgée à partir d'une erreur d'interprétation et d'une vision erronée du Moyen Âge. Ce plaidoyer en faveur d'un respect de l'inscription historique des textes peut séduire, tant il est rare au sein des ouvrages relevant du *medievalism* ; l'intérêt n'est toutefois pas ici de trancher cette question, car Ragland, qui reprend sans concession les fautifs, est victime de la même erreur. Sa contre-proposition consiste en effet à lire Ockham... à partir de Lacan, ce qui donne lieu à des descriptions de la philosophie du premier à partir d'un lexique emprunté au second, et qui pose un problème de fond : l'utilisation d'outils empruntés à la psychanalyse du XX^e siècle pour aborder le Moyen Âge comme si cela allait de soi, alors même que les travaux des médiévistes insistent sur le caractère *autre* de la littérature médiévale, et qu'à la translation temporelle s'ajoute un transfert linguistique, par la manipulation de concepts lacaniens... en anglais.

A la question liminaire, portant sur les relations entre *cultural studies* et *medievalism*, on répondra d'une part que leur ressemblance tient surtout aux problèmes méthodologiques et théoriques qu'ils partagent, du moins dans les articles exemplaires que contient ce volume. On notera, d'autre part, une différence hiérarchique entre un domaine encore en phase de légitimation (le *medievalism*) et un autre plus ancré institutionnellement (les *cultural studies*). Le premier, souvent sur la défensive, utilise en effet la légitimité des *cultural studies* pour revendiquer un meilleur statut : de cette attitude, on voudra pour preuve la répétition, d'un volume à l'autre de *Studies in Medievalism*, sur près de trente années, d'un discours visant à

prouver que le *medievalism* n'est pas « une simple fantaisie victorienne » (« “just a Victorian fantasy” »¹), au sens de *caprice* et d'*élucubration*.

Pourtant, dans ces articles, les critiques créent bien une *fiction* sans rapport avec la réalité littéraire ou culturelle du Moyen Âge qu'une étude précise peut permettre de dégager. On sait la difficulté qu'il y a à approcher cette période, à trouver les catégories appropriées pour la penser ; mais ces obstacles ne peuvent servir d'excuse à la facilité, aux transpositions faussement heuristiques. Si l'on cherche à « reconstruire le Moyen Âge », il convient de respecter des garde-fous, sous peine de voir toute pensée s'attachant à cette période tomber dans le versant créatif du *medievalism*, quitter la sphère de la recherche pour entrer dans la fiction : voilà comment, de manière inattendue, les *cultural studies* peuvent finalement verser dans le *medievalism*.

Vincent Ferré – Univ Paris-Est Creteil, LIS, F-94010 Creteil, France

¹ Cette formule de Leslie Workman est reprise par K. Verduin pour montrer tout le cheminement accompli par les études de *medievalism* au cours des années 1990 (p. 1).